

SANDRA ICHÉ

WAGONS LIBRES

GYMNASE DU LYCÉE MISTRAL

22 23 24 À 18H

GYMNASSE DU LYCÉE MISTRAL

durée 1h10

conception et interprétation **Sandra Iché**

réalisation **Gaël Chapuis, Mary Chebbah, Ali Cherri, Virginie Colemyn, Laure de Selys, Sylvie Garot, Renaud Golo, Sandra Iché, Lenaïg Le Touze, Carol Mansour, Pascale Schaeer, Vincent Weber**

production Association Wagons Libres

coproduction Le Parc de La Villette (Paris), Festival Temps d'images / Les Halles de Schaerbeek (Bruxelles), Pact Zollverein (Essen), Les Substances (Lyon)

avec le soutien de Nejmeddine Chebbah, le Collectif Zoukak et Carole Ammoun, Stéphanie Dujols, Cherif Ferjani, Gilbert Guillaume, Rosita Lagosdiaz, Franck Mermier, Alessandra Pasini, Jan Ritsema, le LIEUES

remerciements très chaleureux à chacune des personnes sollicitées pour les entretiens : Hanane Abboud, Carmen Abou Jaoudé, Paul Achkar, Omar Amiralay, Médéa Azouri, Joe Bahout, Ahmad Beydoun, Omar Boustany, Melhem Chaoul, Nadine Chéhadé, Tamima Dahdah, Jabbour Douaihy, Claude Eddé, Samir Frangieh, Antony Karam, Houda Kassatly, Elias Khoury, Gisèle Khoury, Charif Majdalani, Ziad Majed, Farouk Mardam-Bey, Alexandre Medawar, Chantal Rayes, Rasha Salti, Farès Sassine, Mohamed Soueid, Jade Tabet, Fawaz Traboulsi, Michael Young, Khaled Ziadeh

Spectacle présenté en partenariat avec le Lycée Mistral.

Spectacle créé le 21 février 2012 au WIP Villette, Paris.

Les dates de Wagons libres après le Festival d'Avignon : du 19 au 21 septembre 2013 à la Villa Méditerranée à Marseille.

A synopsis in English is available from the ticket office or from the front-of-house staff.

Entretien avec Sandra Iché

Comment est né votre intérêt pour le magazine beyrouthin *L'Orient-Express* ?

Sandra Iché : Étudiante en histoire, je me suis intéressée, dans le cadre de ma maîtrise, à celle du Liban des années 1990, en reconstruction après quinze années de guerre. Ce que je souhaitais observer, c'était par où peut passer la réconciliation d'un peuple, d'une nation, d'un pays et le rôle que joue, dans ce contexte, la présence de plusieurs langues. Au Liban, à côté de l'arabe qui est évidemment la langue nationale, le français et l'anglais servent à enseigner dans les écoles et les universités. Leur place est donc plus structurante que celle de simples langues étrangères. L'usage des langues dans les processus de dissension et de réconciliation, c'est notamment cette question qui a traversé ma recherche. Mon directeur de recherche de l'époque, Pascal Ory, m'a suggéré de chercher un média francophone qui me servirait de fenêtre, de cas d'étude. J'ai assisté à une conférence à l'Institut du Monde Arabe à Paris, pendant laquelle il a été question de l'existence et de la disparition, en 1998, de *L'Orient-Express*. Le magazine était disponible à la bibliothèque de l'IMA, je l'ai feuilleté, il m'a plu.

Après avoir réalisé un mémoire d'études sur ce magazine, dans quelles circonstances avez-vous décidé de reprendre votre enquête, presque dix ans plus tard ?

Pendant les cinq années qui se sont écoulées entre la fin de ma maîtrise et l'assassinat en 2005 de Samir Kassir, le fondateur de *L'Orient-Express*, j'ai gardé contact avec lui. C'est d'abord pour rendre hommage à sa personne et ensuite pour comprendre son assassinat que j'ai voulu reprendre une recherche. En 2008, j'ai refait un voyage à Beyrouth et c'est là que j'ai véritablement commencé à travailler sur cette nouvelle « enquête », mais cette fois, avec d'autres outils que les outils académiques propres au travail universitaire que j'avais réalisé en 2000. Ce qui a motivé cette reprise, on peut dire que c'est un faisceau de questions : l'incompréhension inévitable face à la mort d'un proche sur un plan personnel, l'incompréhension face à son assassinat sur un plan politique.

Que s'était-il passé au Liban entre 2000 et 2005 pour que cet homme représente une menace ? Quelle trajectoire avait été la sienne ? Entre 2000 et 2005, l'échiquier politique au Liban avait-il changé au point que Samir Kassir n'y occupait plus la même place ? Quelle trajectoire avait été la mienne, moi qui n'avais rien vu venir ? Quels sont les choix qui émaillent la trajectoire d'une vie ? etc. Pour évoquer cela sur scène, il m'a fallu transposer au plateau le geste du chercheur, la dynamique de cette enquête. Je n'ai pas cherché à illustrer *L'Orient-Express*, ni Samir Kassir, ni ma rencontre avec ces gens ou avec le Liban. Je n'ai pas cherché pas à fabriquer des images : j'ai préféré m'intéresser au geste de la fabrication. Et le théâtre est justement un lieu de fabrication du présent.

Pourquoi avoir choisi d'interroger les acteurs de cette histoire depuis le futur, depuis l'année 2030 ?

Certains des anciens contributeurs de *L'Orient-Express*, ou plus généralement certains des anciens compagnons de route de Samir Kassir, avaient aux alentours de vingt ans dans les années 1970. La plupart étaient alors des militants de « la gauche » libanaise, des étudiants progressistes. Certains ont porté les armes pendant les premiers mois de la guerre civile, avant que les enjeux confessionnels recouvrent leur combat. Ma perception est qu'aujourd'hui, ou du moins jusqu'à la veille des révolutions de 2011 en Tunisie et en Égypte, un sentiment commun les traversait : un sentiment d'impuissance, d'échec, le sentiment d'avoir perdu contre le pouvoir de la religion et de l'argent, alors qu'ils étaient guidés par un idéal de justice sociale, de laïcité et de culture. Le choix de ce protocole d'entretien pour construire *Wagons libres* (celui des « archives du futur » : nous sommes en 2030 et depuis ce 2030, nous nous souvenons d'aujourd'hui) était une manière de proposer à ces hommes et à ces femmes de tenter de se décoller de ce constat d'impuissance. Faire un pas de côté depuis lequel relire le présent, en étant attentif à ses potentialités, ses dynamiques propres.

Les interviews que vous avez réalisées ont eu lieu juste avant les révolutions arabes. Cela a-t-il eu une incidence sur la suite de votre travail ?

Les interviews ont en effet été réalisées entre novembre 2010 et janvier 2011. Ben Ali est tombé le 14 janvier 2011. Naturellement, nous nous sommes posé la question : que fait-on avec cela ? Tout à coup, le réel était en quelque sorte plus fort et plus audacieux que nous qui tentions par la fiction d'activer quelque chose. Aucune interview n'a pressenti les révolutions qui ont eu lieu, aucune n'a imaginé la révolution d'un peuple, d'une jeunesse. Il a fallu composer avec cette absence. Peut-être *Wagons libres* devient-il justement le portrait d'une génération d'avant les révolutions, au crépuscule de la modernité.

Dans l'éditorial du deuxième numéro de la revue *Rodéo* que vous signez, vous évoquez la nécessité de « repères pour continuer de nous construire, en tant qu'individus politiques, au contact de l'actualité des pays arabes ». Que voyez-vous, de l'autre côté de la Méditerranée, qui puisse nous inspirer ?

Nous ne pouvons pas savoir quels seront les lendemains de ces révolutions. Et beaucoup continuent aujourd'hui à se battre et mourir. Mais il me semble que, vues depuis la France où la démocratie est censée être un acquis mais est en fait toujours à reconquérir, les révolutions en Tunisie et en Égypte ont été édifiantes. En France – je parle de la France parce que c'est là que je vis –, la plupart des représentants politiques ont un langage de communicants, de publicitaires. La politique ne se met que très peu en scène sous la forme de débats critiques entre différentes conceptions du bien public et de son enrichissement, mais plutôt sous la forme d'invectives personnelles et vulgaires. Les Tunisiens sont descendus dans la rue avec un désir de démocratie, en disant qu'ils allaient tenter d'inventer la leur, qu'ils ne voulaient pas d'une démocratie de marchands et de clans. Il n'est question ni d'idéaliser la situation là-bas, ni de cracher dans la soupe ici, où les acquis démocratiques sont immenses. Mais peut-être pouvons-nous tirer de la force du geste qui a été le leur, pour tenter de redonner du contenu à notre pratique de la démocratie, ici.

Propos recueillis par Renan Benyamina

SANDRA ICHÉ

Sandra Iché aime relier, faire du lien, organiser la rencontre entre des formes et des personnes. Ce n'est pas par hasard qu'elle a cofondé, aux côtés d'une dizaine d'amis artistes « bricoleurs » – selon ses propres mots –, une revue artistique et philosophique intitulée Rodéo. Une œuvre collective qui revendique l'usage simultané de l'analyse et de la poésie. Sandra Iché incarne et défend cette ambition. Après des études d'histoire et de sciences politiques, elle rejoint P.A.R.T.S., l'école de danse fondée par Anne Teresa De Keersmaecker à Bruxelles, puis intègre la compagnie Maguy Marin, où elle est interprète permanente de 2006 à 2010. Elle y fait l'expérience d'un travail chorégraphique où le rythme dessine le mouvement, où les collisions de signes génèrent l'émotion et où la question politique surgit immanquablement. Durant tout ce temps, Sandra Iché multiplie les aventures collectives, à Beyrouth, où elle cofonde Mansion, un espace culturel porté en collaboration avec Ghassan Maasri, et à Lyon, où elle concourt à l'ouverture de LIEUES, espace expérimental de recherche et de création artistique. Sur scène comme dans tous ses autres champs d'intervention, Sandra Iché interroge la fabrication de l'Histoire et des récits, fait se percuter documents, formes et fictions, proposant ainsi une relecture dynamique et inquiète de notre présent. Une démarche qu'elle déploie dans sa pièce Wagons libres, précipité d'un projet au long cours.

Toute l'actualité du Festival sur www.facebook.com/festival.avignon, sur twitter.com/festivalavignon et sur www.festival-avignon.com

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1 750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes, salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.